

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RÉCUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 18.
ABONNEMENTS.	2 CENTS	ADMINISTRATION ET REDACTION:
Un an \$ 1.00	LE NUMERO.	32 RUE BONSECOURS
Six mois 50		Boite 1553, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois 25		

MONTREAL, 1er SEPTEMBRE 1881.

PHAROLD LE BOHEMIEN.

XVIII

(Suite)

D'Availles parut fort ému et fort perplexe, mais la main qu'il appuyait sur l'épaule de son prisonnier ne s'en détacha pas.

—Je regrette vivement que vous ayez pris un pareil engagement, madame, dit-il, et je regrette surtout d'être dans la nécessité de n'en pas tenir compte. Mais mon devoir est formel. Comme officier du roi, comme citoyen, je dois obéissance à la loi qui m'ordonne d'arrêter cet homme, en quelque endroit que je le rencontre, et c'est là une obligation devant laquelle s'effacent toutes les autres.

Mme de Trévenue pâlit de mécontentement et encore plus de crainte, et, vivement froissée dans son orgueil et sa dignité :

—Colonel, dit-elle avec hauteur, j'étais loin de m'attendre à ce refus, surtout de votre part, et je ne puis croire encore



—Ce sont les juges ! dit Pharold. (Page 187, col. 2.)

qu'il soit sérieux et que vous ayez si peu de souci de mon honneur.

—Il m'est plus pénible que je ne saurais le dire de me trouver en désaccord avec vous, madame, surtout dans une circonstance aussi grave ; et je voudrais pour tout au monde que le hasard ne m'eût pas conduit ici. Mais il est des devoirs avec lesquels on ne transige pas, et le mien est de ce nombre. Cet homme...

—Cet homme vient de sauver ma fille et il est mon hôte, ne l'oubliez pas, monsieur.

—Mais il a assassiné votre frère !

—Lui ! s'écria Mme de Trévenue avec indignation. Non, cela n'est pas, colonel ; et cette accusation, de quelque part qu'elle vienne, je la déclare fausse et menson-

gère !... Je maintiens du moins, ajouta-t-elle comme si elle eût regretté de s'être laissé emporter si loin, qu'elle n'a pu être portée que par une personne égarée par la douleur et la haine.

—Je voudrais pouvoir vous croire, madame, et, je ne l'ai pas caché, j'ai d'abord partagé votre manière de voir. Mais ces préventions ont dû céder à l'évidence, et, à moins que vous ne produisiez des preuves qui contre-balancent celles qui ont été fournies....

—Des preuves ! s'écria Pharold cédant à l'indignation qui l'oppressait et rompant tout à coup le silence qu'il avait jusqu'alors gardé. Oui, elle en a, et par milliers ! Et ce ne sont pas de celles qui puissent contrefaire la cupidité ou la haine, car ce n'est pas de la bouche des hommes qu'elle les a recueillies : c'est dans son cœur qu'elle les a puisées ! Elle a évoqué tous ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, elle y a revu passer, comme dans un miroir, toute une phase de la vie du malheureux qu'on accable aujourd'hui, et, de ce passé que vous ignorez tous, a jailli une lumière dont le vif et pur éclat a fait évanouir tous vos fantômes d'accusation. Elle s'est souvenue de mon inaltérable attachement pour son noble frère devenu, bien avant moi, la victime des lâches et des méchants ; et de sa conscience s'est élevée une voix plus forte que toutes les vôtres, plus forte que l'évidence même, qui lui a crié que j'étais pur d'un pareil crime !

—Oui, c'est la vérité, dit Mme de Tréveneuc ; et jamais je n'admettrai qu'un homme, que pendant tant d'années j'ai considéré comme mon propre frère, ait pu oublier les liens sacrés qui l'attachaient à nous au point d'attenter à la vie de Lalandec. Pour quel motif, d'ailleurs, eut-il commis une pareille action ? Jamais l'ombre d'une querelle ne s'est élevée entre eux ; et ceux-là qui en cherche le mobile dans une basse cupidité, les connaissent bien mal tous les deux ! Tout l'argent qu'il eût pu désirer, mon frère le lui eût donné avec joie, et je tiens de Lalandec lui-même que celui qu'il lui offrait, il l'a maintes fois refusé. Non, colonel, Pharold n'est pas le vil assassin que vous voyez en lui, et il a le droit de sortir librement d'ici, non-seulement par ce qu'il est mon hôte et qu'il a ma parole, mais parce qu'il est innocent !

—Ah ! Marie, s'écria Pharold, par le cœur encore plus que par le sang, vous êtes vraiment la sœur de Lalandec ! pardonnez-moi d'avoir pu l'oublier un instant !

Et, prenant la main de Mme de Tréveneuc d'un geste attendri, il la porta à ses lèvres et y laissa tomber une larme.

D'Availles fut vivement ému, car il voyait, à n'en pouvoir douter, que la conviction de la marquise et l'émotion de Pharold étaient sincères ; mais il réprima cette émotion comme une faiblesse et sa résolution ne fléchit pas.

—Je ne suis point juge entre vous et les accusateurs de cet homme, madame, dit-il. S'il est innocent, ce dont je ne veux pas douter puisque vous me l'affirmez, son innocence ne peut manquer d'être reconnue, et, en tout cas, votre témoignage, fût-il dénué de toute preuve, sera d'un grand poids aux yeux des juges. Je vous supplie donc de ne pas vous opposer davantage à l'accomplissement de mon devoir, qui est la seule chose que je ne puisse vous sacrifier avec joie.

—Jusqu'à présent j'ai prié, colonel, répliqua Mme de Tréveneuc d'une voix tremblante d'une colère à grand-peine contenue ; ne me forcez pas à me souvenir que je pourrais commander. Je suis ici chez moi, et, bien que je ne sois qu'une femme, je saurai, s'il en est besoin, y faire respecter ma volonté.

Le refus persistant du colonel, allait sans doute provoquer une repartie plus aigre et plus menaçante encore, lorsqu'une main se posa toute tremblante sur son bras.

—Colonel, dit Isidora à demi voix, je vous en supplie, n'insistez pas davantage. Ma mère a raison. L'homme qui a si courageusement risqué sa vie pour sauver la mienne ne saurait être un lâche assassin, et il mérite tout au moins indulgence... Colonel, ajouta-t-elle en rougissant et d'une voix à peine distincte, si vous ne le faites pas pour ma mère, faites-le pour moi.

Si habitué que fût le colonel à faire céder toute considération à celle du devoir, il sentit alors qu'il ait des circonstances où l'âme la plus ferme, déchirée par la violence des sentiments contradictoires qui la sollicitent, peut hésiter et perdre sa voie.

Il faut lui rendre cette justice, toutefois : ce ne fut pas seulement la prière d'Isidora, si puissante qu'elle fût sur son cœur, qui triompha de sa résolution ; ce furent aussi les doutes secrets qu'il conservait sur la culpabilité de Pharold, et que la conduite de Mme de Tréveneuc venait de raviver en leur donnant une force nouvelle.

—Je ferai ce que je n'ai encore jamais fait, mademoiselle, répondit-il à Isidora avec émotion, je composerai avec mon devoir.

Et, se tournant vers Mme Tréveneuc :

—Je suis allé trop loin peut-être, madame, dit-il, et je vous prie de me le pardonner. J'aurais mauvaise grâce, je l'avoue, quand vous absolvez cet homme de la mort de votre frère, à me montrer plus sévère ; et cet excès de zèle, bien qu'il n'ait d'autre cause que ma profonde sympathie pour votre famille, ne se justifierait pas. Mais il est un point sur lequel je ne puis céder si facilement, et j'espère du moins me trouver d'accord avec vous. Je veux parler de la disparition d'Edouard. Cet homme y a joué un rôle qu'il ne saurait nier ; il sait certainement ce qu'est devenu votre neveu. Qu'il le dise, qu'il apporte surtout à l'appui de son dire des preuves convaincantes, et, à cette condition, je ne m'opposerai plus à son départ, mais à cette condition seule !

—Vous oubliez, monsieur, répliqua sèchement Mme de Tréveneuc, que ni vous ni moi n'avons le droit de lui en imposer de semblables. S'il lui plaît de parler, et je l'en prie comme vous, il le fera. Mais, qu'il y consente ou non, il n'en sera pas moins libre de partir.

—Non, Marie, n'exigez pas cela, répartit vivement Pharold. Il ne me connaît pas, lui ! et, après ce qui est arrivé, son soupçon est trop naturel pour que je m'en étonne. Ces explications, d'ailleurs, il y a deux jours que je cherche en vain l'occasion de vous les donner ; et maintenant que le danger que je redoutais n'est plus à craindre, je n'attendrai pas davantage. Mais c'est à vous seule qu'elles étaient destinées et vous devez être seule à les entendre. Ne voyez pas, colonel, dans cette réserve que la nécessité m'impose, un misérable subterfuge, ajouta-t-il avec dignité. Pour être secrète, ma justification n'en sera pas moins convaincante. Mme de Tréveneuc, lorsqu'elle m'aura entendu, pourra vous le certifier ; et vous la connaissez assez pour savoir qu'un mensonge n'est jamais sorti de ses lèvres. Elle pourra aussi vous communiquer ce que vous devez savoir de ce qu'elle aura appris. Mais il n'appartient qu'à elle d'en décider. Prenez donc la clef de cette porte,

continua-t-il en montrant la seule issue qui fit communiquer le salon avec l'intérieur du château, et vous placez sur le seuil de celle du jardin. De là, sans m'entendre, il vous sera facile de surveiller tous mes mouvements, et, pour être à quelques pas de vous; je n'en resterez pas moins votre prisonnier.

— Cette proposition a-t-elle votre agrément, monsieur ? demanda Mme de Trévenec à d'Availles avec une hauteur où perçait une sourde ironie

— Ne me faites pas l'injure d'en douter, madame. J'ai en votre loyauté une absolue confiance, et je suis trop inquiet du sort d'Edouard pour ne pas saisir avec empressement cette occasion d'en obtenir des nouvelles.

— Alors, Isidora, allez vite changer vos vêtements mouillés, dit Mme. de Trévenec, et retournez ensuite auprès de Marguerite, qui doit s'inquiéter de notre absence. Je vous y rejoindrai tout à l'heure.

Et, lorsque sa fille eut obéi, elle ferma la porte derrière elle et tendit la clef au colonel. Mais celui-ci la refusa du geste autant au moins pour laisser le champ libre à Mme de Trévenec, que pour s'assurer de cette issue, il passa dans le jardin et se tint devant la porte, mais assez loin du salon pour que le bruit de ses pas sur le sable fût le seul indice de sa présence.

Une seule lumière, posé sur un guéridon, éclairait l'appartement. Pharold avait entraîné Mme de Trévenec dans le coin le plus sombre, comme s'il eût craint que le colonel, de l'ombre où il était caché, pût voir sur son visage ou sur celui de la marquise les émotions qui allaient s'y réfléchir et en deviner le sens.

Près de cinq minutes s'écoulèrent. Le plus profond silence régnait dans le salon. Pharold et Mme de Trévenec causaient à voix si basse, que le murmure de leur voix n'arrivait même pas à l'oreille du colonel.

Deux ou trois fois, cependant, lorsqu'il passait devant la porte, il crut voir à leurs gestes, à leur attitude, qu'elle était vive et animée jusqu'à la violence. Mais, par un scrupule bien naturel, il se hâta de détourner la tête et il finit même par se tenir complètement à l'écart.

Cependant, lorsque Mme de Trévenec, s'éloignant de Pharold, se dirigea vers la porte, il s'avança à sa rencontre avec une curiosité dont il ne fut pas maître.

Mais il s'arrêta tout à coup, stupéfait de l'étrange et profond changement qui s'était opéré en elle. Son visage, décomposé, était d'une pâleur livide; des larmes, qu'elle ne songeait point à cacher, avaient rougi ses yeux, et un tremblement convulsif agitait tous ses membres

— Qu'avez-vous, madame ? s'écria-t-il. Quel malheur est arrivé à Edouard ?

— Un malheur plus grand que je ne le supposais encore, bien qu'il ne soit pas celui que nous redoutions, dit Mme de Trévenec d'une voix altérée. Il vit et nous sera bientôt rendu. J'ai du moins tout lieu de l'espérer.

Et, comme elle lisait dans les yeux de d'Availles une involontaire mais pressante interrogation :

— Excusez-moi de n'entrer pas dans de plus grands détails, colonel, ajouta-t-elle. Mais c'est l'expresse volonté d'Edouard qui m'impose cette réserve. Il veut, lorsqu'il vous reverra, vous instruire lui-même des motifs de sa disparition. Ne vous méprenez non plus sur la cause de mon émotion. Elle n'a pas

seulement Edouard pour objet. Elle a surtout été produite par la révélation d'événements qui touchent de fort près à ma famille, révélation si brusque et si inattendue que je n'ai pu me défendre d'un trouble, où, du reste, à côté de la douleur, la joie a eu aussi sa part.

— Je ne vous le demandais pas, madame, répliqua vivement d'Availles, et une indiscrette curiosité n'entrerait pour rien dans ma résistance, croyez-le. Il me suffit de savoir que les explications de Pharold vous ont pleinement satisfaites et convaincues,

— Elles m'ont prouvé une fois de plus que notre famille n'a pas d'ami plus fidèle et plus dévoué, colonel. Vous-même en aurez bientôt la preuve, et je vous sais trop généreux pour douter alors de votre empressement à reconnaître alors votre erreur, et à lui rendre la justice qu'il mérite. D'ici là, je vous demande une seule chose, c'est de rester neutre entre ses accusateurs et lui, et sans manifester une indifférence qui pourrait paraître étrange, de laisser du moins à la justice l'initiative et la responsabilité de toutes les mesures nouvelles qui seront prises. Et cela je vous le demande moins encore dans l'intérêt de Pharold que dans celui d'Edouard, et au nom du repos et de l'honneur de notre famille, qu'une démarche imprudente pourrait gravement compromettre.

Bien que tout lui fût sujet à étonnement dans l'attitude et dans les paroles de la marquise, d'Availles sentit qu'elles étaient inspirées par des secrets qu'il n'avait point à pénétrer, et que dès lors il devait souscrire aveuglément à toutes ses volontés.

Il allait répondre dans ce sens, lorsqu'un bruit de pas et de voix se fit entendre dans l'intérieur du château.

Pharold tressaillit et s'approcha de la porte intérieure du salon pour écouter. Le bruit, d'abord lointain, se rapprochait de plus en plus, et une voix qui n'était autre que celle de M. Ardouin, retentit tout à coup dans une pièce voisine.

— Ce sont les juges ! dit Pharold à voix basse. Ils vous suivent, colonel, et vous ne nous l'avez pas dit !

— Je l'ignorais, répliqua vivement d'Availles. Mais puisque je vous ai mis dans ce danger, je vous en tirerai. Allez au-devant de M. Ardouin, madame, ajouta-t-il en s'adressant à la marquise, et l'arrêtez le plus longtemps qu'il vous sera possible. Allez vite, et vous fiez à moi de la sûreté de Pharold. Je m'en porte garant.... Vous, suivez-moi, dit-il au bohémien.

Et tandis que Mme de Trévenec, suivant son conseil, passait à la hâte dans la pièce voisine, il entraîna Pharold dans les jardins.

Quelques secondes après, ils avaient gagné l'abri du jardin anglais, et perdus dans les ténèbres, ils se dirigeaient vers la porte du parterre. Ils cheminaient d'un pas rapide, et pendant tout le trajet ils n'échangèrent pas une parole, moins par crainte de se trahir que parce qu'ils sentaient que toute conversation aboutirait fatalement à des questions que d'Availles ne voulait pas adresser, et auxquelles Pharold n'eût pu répondre.

Lorsqu'après être sorti du parterre ils furent arrivés sur la chaussée qui courait entre le bois et l'étang, le bohémien s'arrêta brusquement.

— N'allez pas plus loin, colonel, dit-il; c'est de ce bois que je suis sorti pour aller au secours de la jeune femme qui se noyait, et maintenant que vous m'y avez conduit, je n'ai pas le droit de demander davantage.

—Je vous y laisserai puisque vous le désirez, repartit le colonel. Aussi bien vous y êtes en sûreté, et jusqu'à demain vous n'y serez ni épié ni poursuivi. Mais avant de me quitter, écoutez-moi, Pharold. Si j'ai consenti à vous rendre la liberté, ce n'est pas parce que Mme de Trévenec s'y était engagée envers vous ; ce n'est pas même parce que vous avez consenti à lui donner des explications sur la disparition d'Edouard. Si sérieuse que soient ces considérations, elles eussent été, à elles seules, impuissantes à me décider. Je l'ai fait, parce que, malgré l'évidence accablante des charges qui pèsent sur vous, un doute m'était toujours resté sur votre culpabilité. Maintenant que Mme de Trévenec s'est portée garant de votre innocence, je n'en veux plus douter, et je veux croire aussi qu'il vous sera facile d'en apporter la preuve. Mais j'attends de vous que vous le fassiez sans retard, et si vous nous aviez trompé ..

—N'achevez pas, colonel, interrompit Pharold, et ne détruisez pas, par de vaines menaces, tout l'effet de votre générosité. Il faut choisir : ou je suis innocent, et alors elles sont au moins inutiles ; ou je suis coupable, et dans ce cas, ce n'est pas ici qu'il fallait me conduire.

L'exagération de susceptibilité du bohémien le servit mieux que ne l'eussent fait les plus chaleureuses protestations d'innocence. L'âme du colonel était assez haute pour comprendre cet excès de fierté et assez délicate pour le respecter.

—Mon choix est fait, Pharold, dit-il, et ma conduite à votre égard en est la preuve. Vous laissez libre sans condition, n'est ce pas me reposer entièrement pour votre justification et la sûreté d'Edouard, sur votre honneur et votre loyauté ? C'est là ce que je voulais vous dire.

—Est-ce vraiment là ce que vous pensez ? demanda Pharold avec un léger tremblement dans la voix.

—Oui, répondit d'Availles, après une hésitation à peine sensible. Et dussé-je me tromper, je ne rougirais pas de l'avoir cru. Je me suis montré confiant et généreux ; si j'ai à m'en repentir, ce n'est pas sur moi, c'est sur vous qu'en doit retomber la honte.

—Vous n'aurez point à vous en repentir, colonel, ni à en rougir non plus, dit Pharold avec émotion. Bien qu'il ne soit qu'un misérable bohémien, Pharold est digne de la confiance que vous lui accordez, et il n'attendra pas plus longtemps pour vous en donner la preuve, car il a son orgueil, lui aussi, et il ne veut pas se laisser vaincre en générosité. Vous ne m'avez pas dit un mot de votre ami, mais j'ai deviné les questions qui se pressaient sur vos lèvres, j'ai compris l'inquiétude empreinte dans vos regards, et j'y veux mettre un terme, non pas en vous parlant de lui, ce serait l'accroître peut-être, mais en avançant l'heure où vous deviez le revoir... en vous conduisant auprès de lui.

—Le pouvez-vous donc ? s'écria d'Availles.

—Oui, je le puis, maintenant que vous avez confiance en moi.

—Et quand m'y conduirez-vous ?

—Il est neuf heures, dit Pharold, après avoir examiné les étoiles, revenez à minuit à l'endroit où nous sommes, et vous m'y trouverez prêt à vous servir de guide. Je n'y pourrais être plus tôt. Il faut d'abord que je retourne auprès des miens.

—Ne l'essayez pas, repartit vivement d'Availles. Toutes les issues de la forêt sont étroitement gardées.

—Elles le sont depuis deux jours, fit le bohémien en souriant, et cependant je les ai déjà plusieurs fois franchies. A force de vivre avec les bêtes fauves, on finit par pénétrer leurs secrets et leurs ruses, colonel, et l'instinct leur en inspire que l'homme, avec toute sa raison, est impuissant à déjouer. Ne craignez donc rien pour ma sûreté, et puisse Dieu vous récompenser de ce que vous avez fait pour le pauvre bohémien, car vous lui avez donné la seule joie qu'il pût encore goûter en ce monde, celle de trouver un cœur qui comprit le sien. A bientôt !

Et se jetant brusquement dans le bois pour cacher l'émotion dont il n'était plus maître, Pharold disparut tout à coup, et laissa d'Availles profondément surpris, mais plus profondément touché encore de ses étranges façons d'agir.

XIX

Ce n'était pas sans une certaine appréhension que le comte d'Erbray avait cédé aux sollicitations répétées du baron d'Escoubac, et s'était enfin rendu dans sa chambre. Outre qu'il ressentait pour le spectacle de souffrances qui ne lui inspiraient ni compassion, ni intérêt, une répugnance presque insurmontable, il connaissait l'extrême irritabilité, la méfiance pleine de pénétration des malades, et il redoutait qu'un mot imprudent, un regard, un geste, en éclairant le blessé sur ses véritables sentiments, ne produisissent dans les dispositions de ce dernier un revirement funeste à ses desseins. Il craignait surtout, sachant quel empire la maladie peut en quelques heures rendre à la conscience, que la souffrance n'eût réveillé dans l'âme du baron des scrupules impossibles à vaincre.

Aussi, tout en montant l'escalier d'un pas lent et mesuré, composait-il son visage et son maintien de façon à leur donner une visible expression d'intérêt et de sollicitude.

Déjà sombre par elle-même, la pièce où gisait le blessé était encore assombrie par les épais rideaux qu'on avait tirés sur les fenêtres. Cependant le comte, en y pénétrant, distingua sans peine le chirurgien assis au chevet du lit, et il aperçut aussi, méthodiquement rangés sur une table, les instruments et les linges préparés pour l'usage du blessé.

Réprimant un frisson de dégoût à la vue de cet appareil sinistre, de la main il fit signe de se rasseoir au chirurgien qui s'était levé pour aller à sa rencontre, et il s'approcha vivement de l'alcôve, où un grand gémissement venait de lui révéler la présence de son ami.

Le baron était couché sur le côté, dans une attitude pénible et contractée, et tout en lui, sa pâleur livide, ses traits décomposés et les soubresauts convulsifs qui parfois agitaient ses membres, trahissait l'acuité de la souffrance à laquelle il était en proie.

Réveillé de sa torpeur par le bruit que fit le comte en s'approchant, il ouvrit ses yeux à demi fermés, et souleva languissamment la tête.

—Est-ce vous, d'Erbray ? dit-il.

—Oui, mon pauvre Roger, répondit le comte en lui prenant la main et en la serrant avec une chaleur pleine de compassion, et j'aurais voulu venir plus tôt. Mais j'en ai été empêché.

(La suite au prochain numéro.)

GEORGE et LOUISE.

(Suite.)

VII

Je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus heureux que nous en ce temps, surtout quand les beaux jours furent revenus et que le petit Paul put m'accompagner dans mes promenades du jeudi.

C'était un plaisir de le voir, tout brun et hâlé, grim pant comme un cabri dans les hautes bruyères, puis revenant et criant :

—Voici le grand hircus sylvestris, mon père ! Voici la belle luciole gris perle de M. Linneus ! Ouvre ta boîte bien vite... Quelle récolte nous allons faire aujourd'hui !

Il était encore plus content que moi.

Et cette année-là fut aussi très-bonne pour tout le monde ; on fit du blé, du seigle, de l'avoine autant qu'on en voulut ; les foins ne manquèrent pas dans les vallées, malgré la sécheresse assez grande, ni les pommes de terre non plus.

La commune aurait donné le spectacle de la paix et de la prospérité, sans ces malheureux Rantzau, qui ne pouvaient s'entendre entre eux, et qui même s'en voulaient encore davantage, à cause de ce que je vais vous dire.

Au temps des vacances, vers l'automne, les deux enfants revinrent de Phalbourg et de Molsheim, et le lendemain déjà le bruit courait au village que Mlle Louise avait eu tous les prix de sa classe à la pension, tandis que George n'avait rien remporté du tout dans son collège. C'était malheureusement vrai, et cela me fit beaucoup de peine, car j'aimais ces deux enfants autant l'un que l'autre, et je comprenais que leurs parents allaient s'en vouloir encore bien plus.

Toutes les voisines, toute cette foule de commères qui passent leur temps à jaser sur les portes, sans s'inquiéter de l'ouvrage, se rendaient à la file chez M. Jean, pour voir les beaux livres de Louise et ses couronnes. Le vieux Jean, flatté dans son orgueil, leur disait :

—Regardez... ils sont là sur la commode.

Et, de temps en temps, il levait le rideau de la fenêtre, pour voir ce qui se passait chez Jacques, dont la porte restait fermée ; sa vieille tête chauve souriait.

Ce qui se passait chez Jacques Rantzau, personne n'en sait rien, mais chacun doit comprendre qu'il n'était pas content.

Ma femme voulait aussi courir chez M. le maire ; je lui dis de bien s'en garder, qu'il n'est pas beau de courir tout de suite chez les gens qui réussissent ; que cela ne me plaisait pas, et puis que M. Jacques ne nous pardonnerait jamais.

Tout resta tranquille en apparence.

Deux jours après, Louise vint nous rendre visite ; elle était dans la joie, nous racontant toutes les bontés de Mme la supérieure, tous les bons conseils de sœur Placide, etc., etc., et puis

la gloire de son père, lorsqu'elle avait été couronnée cinq fois de suite, en présence de la meilleure société d'Alsace et des Vosges.

Je l'écoutais tout heureux de son bonheur, car c'était vraiment une charmante jeune fille, une des élèves dont je pouvais être fier. Mais ensuite lui ayant demandé si son cousin George avait été heureux comme elle, et la voyant sourire, en agitant la tête et disant : " Il n'a rien eu, monsieur Florence, rien du tout ! " j'en fus affecté profondément, sans pourtant lui faire aucun reproche.

Ma femme était émerveillée de ses beaux livres, pleins d'images de saints, de saintes et de cœurs enflammés de notre sainte mère des douleurs. Et comme j'allais et venais tout rêveur, j'aperçus George qui remontait la rue, la tête penchée, dans son petit uniforme à collet bleu de ciel. Il arrivait directement chez nous ; aussitôt je dis :

—C'est très bien, Louise,

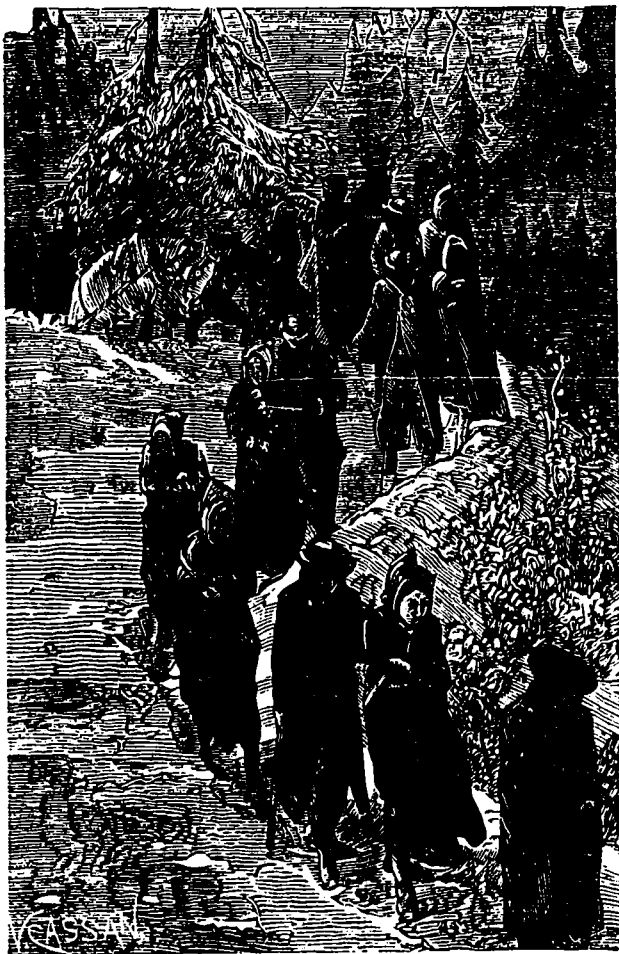
tes succès m'ont fait le plus grand plaisir ; mais quelqu'un arrive, il faut que j'aille voir.

Et je descendis, la laissant avec Marie-Anne. George était dans l'allée ; je l'embrassai de bon cœur, d'autant plus que je le voyais tout pâle et malheureux.

—Allons au jardin, lui dis-je ; viens, George, nous causerons mieux à l'ombre des pommiers ; nous serons seuls.

Il me suivit ; et comme je lui demandais si réellement il n'avait rien obtenu, le pauvre garçon se mit à fondre en larmes, ce qui me toucha plus qu'il n'est possible de se le figurer ; j'en étais tout bouleversé.

—Comment cela se peut-il ? lui dis-je. Pourtant tu ne man-



Ils marchaient lentement.... (Page 192, col. 1.)

ques pas de moyens, tu m'as toujours donné de la satisfaction ; je ne comprends pas que tu n'aies rien obtenu.

—Ah ! fit-il, j'étais avec des grands ; ils avaient déjà fait une année de latin.

—Tu n'as donc pas pu les rattraper ?

—Non, ils étaient trop forts.

C'est une grande faute de mettre des enfants dans la même classe que d'autres plus avancés ; cela ne devrait jamais être ; les grands sont retardés et les petits se découragent ; c'est quelque chose de triste.

—Bah ! tout cela ne signifie rien, dis-je à George ; tu les rattraperas l'année prochaine. Ta cousine a eu des prix, mais dans les pensionnats on donne des prix à tout le monde, pour encourager les gens à revenir ; dans les collèges, c'est différent ; ne te désole pas. Ton père t'a bien sûr fait de grands reproches ?

—Oui, il était bien fâché !... Par bonheur, en passant à Lunenburg, la tante Catherine l'a calmé ; elle lui a dit les mêmes choses que vous. Il n'en voulait trop.

—Ta tante Catherine est une brave femme pleine de bons sens, lui dis-je, elle a bien fait d'apaiser la colère de ton père ; ce n'était pas juste, tous ces prix ne veulent rien dire, les plus paresseux en obtiennent avec un peu de chance, et d'autres plus courageux, plus persévérants, n'en ont pas ; mais c'est la fin qu'il faut voir en tout. Je te dis, moi, George, que tu n'as pas eu de chance ; car je te connais, je suis sûr que tu as fait tout ton possible.

—Oui, monsieur Florence.

—Eh bien, voilà le principal. Quant au reste, j'en fais peu de cas ; tant d'imbéciles ont de la chance !

C'est ainsi que je cherchais à le consoler. A la fin, il me dit :

—Monsieur Florence, je vous remercie ; je vous aime bien ! Voulez-vous me donner des leçons pendant les vacances ?

—Tu ne veux donc pas t'amuser ni te reposer ?

—Non, il faut que je travaille ; je veux avoir autant de prix que Louise, l'année prochaine.

Cette résolution me donna bonne opinion de lui, et je répondis :

—Arrive tous les soirs après sept heures, nous repasserons ensemble l'arithmétique et le commencement de la géométrie. Je ne peux pas t'enseigner le latin, car malheureusement je n'en connais pas au seul mot ; mais pour l'histoire, la géométrie, la grammaire, tu peux compter sur moi, je t'aiderai.

—Vous êtes bien bon, fit-il. Je n'ai pas besoin de vous parler du prix des leçons ?

—Non, lui dis-je, j'aime quand on travaille.

—Ah ! mon père sera bien content... Vous n'aurez qu'à lui demander...

—C'est bon George, ne t'inquiète pas de cela ; plus tu viendras, plus tu me feras plaisir.

Alors il m'embrassa de nouveau, et partit en me disant qu'il allait chez M. le curé, le prier de lui rendre le même service pour le latin.

J'étais touché de son chagrin, voyant bien que tout cela ne venait pas de sa faute, puisqu'on l'avait mis avec de grands guillards qu'un enfant de douze ans ne pouvait surmonter, et puis son énergie me faisait plaisir.

Enfin il partit, et le lendemain ses répétitions commencèrent, le matin chez M. le curé, le soir chez moi. Je n'ai jamais vu un enfant travailler avec une volonté pareille, chaque jour il faisait des progrès étonnants ; j'en étais émerveillé !... Oh ! la volonté est une grande chose.

Mais ce que j'avais prévu touchant la colère de M. Jacques se vérifia bientôt ; un bel matin, tous ceux qui lui devaient de l'argent et dont les femmes étaient allées voir les prix de Mlle Louise, reçurent un avertissement de payer dans les vingt-quatre heures ; le nombre en était très-grand. Sans courir le supplier d'attendre que leurs sèdes fussent battus, leurs regains rentrés, leurs pommes de terre arrachées ; mais lui, se promenant de long en large, son grand nez crochu dans sa barbe ébouriffée et les mains croisées au bas du dos, ne leur répondait qu'un mot :

—Payez-moi, il me faut de l'argent !... Payez-moi vite, ou dans huit jours l'huissier Dévosges viendra !

Ces gens s'en allaient désolés.

En apprenant ces choses, je n'eus qu'à regarder Marie-Anne, elle comprit que j'avais eu raison de lui défendre d'aller chez M. Jean, et qu'il valait mieux s'être tenu dans la réserve, avec des caractères aussi dangereux.

M. Jacques avait même poussé la chose si loin, qu'il renvoya dans la quinzaine plusieurs bûcherons qui travaillaient depuis longtemps à ses coupes.

—Voilà votre compte, leur dit-il, allez chercher de l'ouvrage ailleurs.

—Mais, monsieur Remtzeu, pourquoi, pourquoi ?

—Je n'ai pas d'explications à vous donner.

—Mais, où trouver de l'ouvrage maintenant, au nom du ciel ?

—Allez chez M. Jean, il en a peut-être ?

Ils comprirent aussitôt d'où cela venait, et ce soir même les malheureux, rentrant furieux et désolés, battirent leurs femmes comme du plâtre ; on entendait les cris jusqu'à travers les murs dans tout le village.

Il paraît que cela satisfait M. Jacques, car trois ou quatre jours après il fit dire à ces hommes qu'ils pouvaient rentrer à la coupe. Il les reprit tous, mais on peut se figurer si les pauvres femmes, toutes blêmes de coups, eurent encore envie d'aller aduiner les prix de Mlle Louise.

M. Jean se doutant bien d'où tout cela venait, accepta les créances dont ne voulait plus son frère ; et Jacques, lui, ne prêta jamais plus d'argent à ceux qui n'avaient pas suivi l'exemple de ses bûcherons : il leur disait :

—Allez chez M. Jean, il a de l'argent pour vous. Je serais bien bête de prêter à mes ennemis... Allez !...

Il leur montrait la porte et ne voulait rien entendre.

Quelques jours avant la fin des vacances, je le rencontrai allant à ses coupes, le mettre sous le bras ; il me salua de loin et me demanda des nouvelles de son fils.

—Il va très-bien, monsieur Jacques, lui dis-je, c'est un très-bon sujet, qui fera son chemin, car il a du courage et de la persévérance et ne manque pas de moyens.

—Vous croyez, monsieur Florence ?

—J'en suis sûr ! L'affaire des prix ne signifie absolument rien. George était avec des garçons de quatorze et quinze ans ; comment pouvait-il lutter contre eux ? ce n'était pas possible.

Si vous voulez qu'il ait des prix, laissez-le deux ans dans la même classe, alors il écrasera les plus jeunes que lui, et n'aura pas fait de progrès.

—Non, non ! Vous avez raison, monsieur Florence, s'écria-t-il ; je me moque des prix, je veux que mon fils avance, je veux qu'il sache quelque chose.

Et comme il s'éloignait après m'avoir salué, tout à coup se retournant et m'appelant :

—Monsieur Florence ?

Je revins.

—A propos, vous savez que les leçons sont à vingt francs par mois ?

—Oh ! monsieur Jacques, moi je ne demande rien ; je donne ces leçons à George par amitié pour lui.

—Bon ! c'est aussi comme ça que je l'entends... Vous êtes un brave homme, un savant, vous aimez mon fils : raison de plus pour vous payer convenablement.

Il me tendit la main ; et qu'on juge de mon étonnement, il avait mis dedans deux pièces de vingt francs, chose rare à l'époque dans nos villages ; j'en étais confondu.

—Et ce n'est pas tout, dit-il ; si jamais vous avez besoin de quelque chose, monsieur Florence, venez hardiment chez moi. Allons, au révoir.

Il partit avant que j'eusse le temps de le remercier.

Marie-Anne en apprenant cela pencha tout de suite pour M. Jacques, disant que c'était un tout autre homme que son frère Jean, qu'il était plus riche d'au moins la moitié.

—Cela ne nous regarde pas, lui répondis-je. Tiens, met cet argent dans la corbeille, au fond de l'armoire ; nous avons de quoi payer maintenant nos pommes de terre pour tout l'hiver ; c'est agréable. Mais retenons notre langue, car M. Jean est maire de la commune ; et s'il se doutait seulement que tu penses qu'il est moins riche et moins généreux que son frère, il m'en voudrait et pourrait me faire perdre ma place.

Elle le comprit et se tut, se contentant de filer et de tricoter le soir, pendant que je donnais mes leçons à George. C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux.

Bientôt les vacances finirent, George repartit pour son collège et Louise pour son pensionnat de Molsheim. Puis l'hiver revint, qui fut très-rude. C'était en 1829 ; les gens ne se souvenaient pas d'en avoir vu de pareil depuis 1812, à la retraite de Russie. Le vin gela dans les caves ; on retirait les glaçons d'eau pure, et le reste en devenait plus fort. Heureusement les récoltes avaient été bonnes, chacun se tenait enfermé dans sa maison : malgré cela, beaucoup de gens moururent, des vieux et des jeunes ; ils attrapaient tous le point de côté, se mettaient à cracher le sang, et comme on n'allait chercher le médecin qu'à la dernière extrémité, suivant la mauvaise habitude des paysans, il arrivait toujours trop tard et les gens mouraient.

C'est de cette maladie que mourut, à la fin de décembre, madame Picot, née Rantzau, la sœur de Jean et de Jacques, une personne charitable qu'on appelait au pays " la bonne madame Catherine " et que tout le monde aimait ; elle mourut à Lutzelbourg, au cœur de l'hiver. En apprenant cela, tout notre village fut désolé.

Beaucoup partirent pour son enterrement ; et je n'oublierai jamais que le soir après ma classe, étant appelé à la mairie, je

trouvai M. Jean, la figure cachée sur le grand registre et sa tête chauve entre les mains ; cet homme dur pleurait comme un enfant ; il sanglotait et je l'entendais crier tout bas :

—Ah ! pauvre Catherine... pauvre sœur... Mon Dieu... Mon Dieu... Je ne te verrai plus... C'est fini !

Il gémissait avec tant d'amertume, que je me sentie le cœur arraché, car j'aimais aussi cette brave femme, et je m'assis à ma place ordinaire, pensant :

—Cet homme est pourtant bon... Il aimait sa sœur !

Cela dura bien cinq minutes, le feu bourdonnait dans le grand poêle : finalement M. Jean se levant et m'adressant la parole, me dit :

—Monsieur Florence, comme un ami de la maison et secrétaire de la mairie, je vous ai fait appeler, à cette fin de venir avec moi dans les tristes circonstances où nous sommes. Il faut que des gens honorables du village viennent à la triste cérémonie, et je vous choisis. Voulez-vous me faire ce plaisir ?

—Monsieur le maire, lui dis-je, je me ferai un honneur de vous accompagner, et puis je dois bien cette marque de considération à la mémoire d'une personne qui sera toujours regrettée par ceux qui l'ont connue.

—C'est bien, fit-il, je savais que vous ne me refuseriez pas. Eh bien donc, demain de bon matin, nous partirons ensemble sur mon traîneau. Vous avez un bon manteau ?

—Oui, monsieur le maire.

—Ne l'oubliez pas, car il fait bien froid ; nous aurons aussi deux peaux de mouton pour les pieds. C'est donc entendu pour demain, à six heures du matin au petit jour ?

—Oui, je vous le promets.

Alors il me serra les deux mains et me dit en se remettant à gémir :

—Merci ! — Ah ! ma pauvre Louise, qu'est-ce que tu vas dire, en apprenant ce malheur ?... Une tante si bonne... Une si brave... une si digne femme !... Ah ! les gueux restent... oui, ils restent... les bons seuls s'en vont !

Il pensait à son frère Jacques ; et comme les mauvais sentiments reprenaient le dessus ; comme je voyais qu'il allait m'en raconter plus que je ne devais en savoir ; qu'il s'en repentait ensuite et m'en voudrait, je l'interrompis en lui disant :

—Monsieur le maire, il est prêt de sept heures, ma femme m'attend pour souper...

—Allez, Florence, fit-il ; moi, depuis cette terrible nouvelle, je ne sais plus où aller.

Il s'assit en face du poêle, jeta dedans une grosse bûche, et je sortis.

En rentrant à la maison, je dis à Marie-Anne que M. Jean m'avait prié de l'accompagner le lendemain à Lutzelbourg. Nous soupâmes en silence. Les enfants allèrent se coucher ; et songeant alors qu'il fallait partir de bonne heure, je tirai de l'armoire mes habits des dimanches, une chemise blanche, des bas de laine, mon feutre et mon manteau. Marie-Anne m'aidait, les enfants dormaient bien, leur bonne couverture sur le nez. Enfin, tout était prêt, rangé sur une chaise en bon ordre, nous nous mîmes au lit, causant quelques instants du froid qu'il ferait avant le jour et des précautions qu'il fallait prendre,

Je dormais encore, lorsqu'un bruit de grelots qui passaient dans la rue m'éveilla. Je sautai du lit, croyant que c'était le

traîneau, de M. Jean ; mais le bruit s'éloignant, je compris que c'était celui de M. Jacques, ce qui ne m'empêcha pas de m'habiller, après avoir fait de la lumière. Un quart d'heure ne s'était pas passé, que j'entendais venir le traîneau de M. Jean ; je n'eus qu'à regarder par la fenêtre.

—C'est vous, monsieur le maire ?

—Oui ! n'oubliez rien.

Je refermai bien vite et je descendis en recommandant à ma femme d'éteindre la lampe, car elle dormait encore aux trois quarts. Puis, relevant le collet du manteau, j'arrivai dans la petite allée sombre et je sortis.

—Asseyez-vous ici, dit M. Jean, en me faisant place ; couvrez-vous bien les jambes avec cette peau de mouton.

C'est ce que je fis, et les chevaux recommencèrent à trotter dans la neige, avec leur bruit monotone de grelots. M. Jean conduisait, tenant le fouet et les rênes avec ses grosses mouffles en peau de renard, qui lui remontaient jusqu'aux coudes. Les chevaux avaient aussi des peaux de mouton. On ne voyait que la grande traînée blanche de la route ; au loin, bien loin, on entendait les grelots du traîneau de M. Jacques ; les étoiles se couchaient au fond du ciel ; le petit jour pâle commençait à paraître derrière la ligne noire des montagnes. De temps en temps un des chevaux, plus vif que l'autre, levait sa croupe, poussant un hennissement bref, comme pour exciter son camarade, qui trottait toujours du même pas égal. Nous, le nez et les oreilles dans le collet de nos manteaux, nous n'avions pas envie de parler.

Environ deux heures plus tard, en approchant de l'auberge forestière de Bourdoanais, nous vîmes quelques paysans de Dabo, des hommes et des femmes, avec leurs gros habits bleus à larges manches des anciens temps, et leurs pélerines, la capuche relevée sur le bonnet, qui se rendaient aussi à l'enterrement ; ils marchaient lentement sur le rebord du chemin, suivant à la file un étroit sentier tracé dans la neige.

Cela montrait de quelle considération avait joui Mme Catherine Picot, pour décider ces gens à venir de si loin, par un froid aussi rude, assister à son inhumation ; oui, c'était une grande marque d'estime et de regrets. Ils se retournèrent à notre approche, et reconnaissant M. Jean Rantzau, ils levèrent leurs grands chapeaux en silence. Nous leurs répondîmes.

Enfin, sur les neuf heures et demie nous arrivâmes au tournant de la vallée ; et les petites maisons, le long de la rivière couverte de glace, le vieux clocher pointu, les décombres de l'antique château sur la côte se découvrirent à nos yeux.

M. Jean alors d'une voix sourde, prononça ses premières paroles :

—Voilà !... Voilà la maison de Catherine !

Il montrait à gauche au bout de son fouet, non loin de l'église, la rue montante, déjà pleine de monde.

Au delà du petit pont, nous débouchâmes juste en face de la porte où reposait le cercueil couvert de son drap blanc, au milieu des éerages. Tous les gens de Lutzelbourg et des environs venaient en silence jeter quelques gouttes d'eau bénite sur le cercueil, puis ils entraient dans la grande salle en bas.

Un domestique vint aussitôt prendre le fouet et les rênes des mains de M. Jean, qui ne s'inquiéta plus de ses chevaux et se précipita dans la maison. En passant, il avait seulement

regardé le cercueil, en levant les deux bras, les mains jointes sur sa tête et criant :

—Oh ! oh !... mon Dieu... mon Dieu !...

Je jetai l'eau bénite, et je le suivis.

De grandes tables étaient dressées à l'intérieur, jusqu'au fond de la cuisine, avec des assiettes innombrables, à côté desquelles se trouvaient des verres et des bouteilles de vin. Cinq ou six vieilles connaissances de la famille vinrent embrasser M. Jean, et presque aussitôt les cloches se mirent à tinter dans la vallée, ce tintement si triste, que chacun se rappelle malheureusement pour l'avoir entendu dans la douleur affreuse des grandes séparations. La morte allait partir ; elle allait quitter cette vieille maison, où durant des années la pauvre femme avait fait tant de bien. Les sanglots éclatèrent de tous les côtés, pendant que les cloches allaient toujours lentement l'une après l'autre, comme pour pleurer avec les affligés.

Dehors arrivait déjà M. le curé avec ses chantres. On commençait à se ranger, les plus proches parents derrière le cercueil : c'était d'abord M. Picot, le mari de la défunte, dans une désolation inexprimable, et puis ses deux frères Jean et Jacques Rantzau. Ils ne se regardèrent pas, ayant tous les deux une main sur la figure et le grand chapeau dans l'autre ; et les premières prières étant faites, les premiers chants s'élevèrent, pendant que les porteurs levaient le cercueil.

On se mit en route.

(La suite au prochain numéro.)



Biscuits Purgatifs Parisiens

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,

Etc., Etc., Etc.

Se vend dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires.

PICAULT & CIE.,

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Donsecours, Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance.

Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boite 1359 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.